celle de La Harpe, ni à celle de Marmontel (l'auteur des *Mémoires*).

En général, la *Correspondance* critique de Grimm est sévère, juste, un peu sèche et légèrement satirique. C'est là une opinion reçue et fondée. Mais dès le principe elle eut pour inspiration l'enthousiasme et l'amour du beau. La méthode de Grimm n'est pas tout à fait celle du *Journal des Savants;* il ne fait point strictement des analyses, qui étaient alors des *extraits*. Ce qu'il se propose avant tout, c'est d'*examiner* et de *rectifier*. Grimm a donc créé la critique courante du journal.

L'Aristarque intime de Frédéric le Grand et de Catherine de Russie songe moins à amuser ses correspondants qu'à les instruire : toute la France était réellement alors dans sa littérature. La critique de Grimm est susceptible, passionnée; son tact vif, impressionnable, relève les défauts essentiels. Sans imagination créatrice, il a la faculté d'admiration. Byron, lisant la *Correspondance* de Grimm, écrivait sur son *Journal :* « Grimm est un excellent critique et un bon historien littéraire; sa *Correspondance* forme les annales de la littérature de cette époque en France, avec un aperçu de la politique et surtout du train de vie de ce temps. Il est aussi estimable et beaucoup plus amusant que Muratori ou Tiraboschi. Somme toute, c'est un grand homme dans son genre. » L'excellence de son jugement et l'étendue de son esprit se révèlent quand il parle de Shakspeare, de Montaigne et des principaux écrivains français du XVIIIe siècle. Sur Shakspeare, son opinion est plus nette, plus réfléchie que celle de tout autre contemporain, français bien entendu.

La philosophie et la politique de Grimm relèvent d'un scepticisme aride, triste, négatif. Il croit peu au progrès général, il croit peu à la liberté des peuples, sauf quelques rares exceptions. Trop sévère pour Fontenelle, respectueux mais bref à l'égard de Montesquieu, il exprime sur Buffon de beaux jugements, et il définit admirablement Voltaire dans ses œuvres et dans son caractère. Il apprécie le talent de Rousseau, mais il réfute en même temps ses systèmes; le critique ne se venge pas du misanthrope : c'est une admirable surprise. Duclos, envers lequel Grimm pouvait user de représailles, est jugé vertement, mais sans passion, sans parti pris.

Classique, en ce sens qu'il déclare incomparable le siècle de Louis XIV, auquel il ne manque que des *philosophes de génie*, Grimm est moins attaché aux principes reçus dans un autre ordre d'idées. Les ouvrages d'Helvétius ou de d'Holbach ne l'inquiètent pas au point de vue moral, il ne les censure que sous le rapport du goût ou de l'originalité; néanmoins il fait connaître à fond les auteurs, qu'il avait étudiés de si près. Mais n'oublions pas la part de Diderot.

Dans tout ce qui a rapport aux sciences, à la littérature, aux arts, à l'économie politique, quelquefois même à la législation, les auteurs de la *Correspondance* se montrent des esprits supérieurs; rien n'égale la profondeur de leur jugement, la sagacité de leur intelligence, la rectitude de leur goût, l'étendue de leurs vues. Même dans leurs sophismes les plus hardis, et dans leurs nombreuses inconséquences, on remarque une foule d'aperçus ingénieux et piquants, qui tournent encore au profit de la vérité.

D'autre part, l'athéisme et le matérialisme y sont professés sans réserve dans plusieurs articles qui furent à l'abri des rigueurs de la censure. Cependant les morceaux supprimés par la censure impériale de 1812 et 1813 ne sont pas les fragments qui intéressent le moins. On comprend, du reste, que la discussion de certains sujets dût sembler redoutable à un gouvernement absolu et arbitraire, plus avide d'adulations que de lumières. Le seul titre des *commissions extraordinaires en matière criminelle* ne devait-il pas déplaire à ceux qui avaient trempé dans l'exécution du duc d'Enghien aux fossés de Vincennes? Celui qui avait signé tant de décrets contraires à la liberté du commerce et de l'industrie pouvait-il souffrir que l'on mît au jour les inconvénients et les abus des *lois prohibitives?* Celui qui avait étouffé la liberté pour obtenir une gloire onéreuse pouvait-il tolérer des dissertations qui tendaient à régler l'*autorité* d'un monarque, et approuver les articles sur le *Testament du cardinal Alberoni*, l'*Education des princes*, l'*Economie politique et la législation*, le *Testament du cardinal de Richelieu*, etc.? C'est à cette même défiance ombrageuse que doit être attribuée la suppression des articles sur le *Gouvernement de la Pologne*, sur celui *de la Suède*, etc. Mais quel motif a prescrit la suppression du *Sermon philosophique*, pièce assez importante pour l'histoire, puisqu'elle révèle l'organisation en secte des philosophes du XVIIIe siècle? Cette pièce fait aussi connaître les noms des princes souverains du Nord qui recevaient la *Correspondance* de Grimm.

Le style de Grimm n'est pas toujours pur; on y trouve quelques germanismes, mais il est toujours vif, animé, spirituel, et se distingue surtout par une aimable liberté, que l'auteur sait habilement concilier avec le respect qu'il portait aux souverains dont il avait reçu des témoignages d'estime. Sur ce chef, Naigeon l'accuse d'avoir outre-passé la bienséance, et d'avoir surtout défiguré quelques articles de Diderot dans la crainte de leur déplaire, ou par esprit courtisanesque. Il est probable que le sang-froid de Grimm aura servi de contre-poids aux accès d'exaltation qui échappaient à Diderot. La *Correspondance* prouve que Grimm était bien inspiré en gardant sur les matières philosophiques ce caractère de *sagesse* et de *modération*, elle prouve qu'il ne partageait nullement les excès de quelques enfants de l'*Encyclopédie*, sur le compte de laquelle il n'entendait pas raillerie quand il s'agissait de la défendre et d'accabler ses adversaires de sarcasmes et d'épigrammes. Grimm, qui savait si bien utiliser ses amis, et les supplanter au besoin, devait bien à Diderot cette politesse.

Il nous reste à désigner les personnages qui étaient en relations épistolaires avec Grimm, souvent suppléé par Diderot, et même par l'abbé Raynal, pour les années 1753-1755, s'il faut en croire les premiers éditeurs, Michaud aîné et Chéron; mais cette assertion est douteuse. Grimm fut le correspondant officiel de la duchesse de Saxe-Gotha, qui voulait connaître les productions de la littérature française par des analyses plus impartiales que celles des journaux; mais il est constant désormais que Grimm faisait passer quelques-uns des articles les plus piquants, sinon la *Correspondance* entière, à sept autres princes, qui étaient : l'impératrice de Russie, la reine de Suède, le roi de Pologne, le duc de Deux-Ponts, la princesse héréditaire de Hesse-Darmstadt et la princesse de Nassau-Saarbruck. M. Sainte-Beuve cite aussi Frédéric II, roi de Prusse.

Correspondance générale de l'empereur Napoléon Ier, de 1781 à sa mort. Ce recueil n'existe pas encore à l'état d'ensemble, d'unité. La collection la plus complète des lettres de Bonaparte sous la République, le Consulat et l'Empire, publiée depuis 1858 par les soins d'une commission officielle, est loin de répondre à ce qu'il fallait attendre des travaux et des ressources d'un comité ministériel. En effet, les lettres intimes, les lettres de l'homme privé, sont exclues systématiquement de ce recueil; en revanche, une foule de pièces, dont la forme n'est pas même épistolaire, le grossissent et le surchargent outre mesure. Les éditeurs officiels ont sacrifié l'intérêt humain à l'effet politique, la vie privée à l'action extérieure. Cette méthode est antihistorique, un tel plan eût-il été imposé par un décret.

Nous parlerons néanmoins de la *Correspondance générale* de Napoléon, comme si ces fragments épars formaient un seul tout; nous donnerons d'abord la bibliographie de cette *Correspondance*, afin de rétablir une unité fictive, mais nécessaire. Au préalable, une question se présente. La voici : Faut-il classer dans le recueil des lettres (intimes et officielles) divers documents politiques et militaires, tels que : la *Lettre à Buttafuoco* (député corse), les *Ordres du jour*, les *Plans de campagne*, *Mémoires*, *Instructions militaires*, *Décisions*, *Lettres de service*, *Rapports*, *Bulletins et carnets des opérations*, *Proclamations et ordres divers?* Nous ne le pensons pas : on ne doit raisonnablement admettre dans la *Correspondance* de Napoléon que les pièces ayant la forme épistolaire; quant aux ordres du jour, instructions, rapports, etc., il convient de les ranger dans une section des œuvres complètes : toutes ces pièces ont une portée collective; ce sont des actes publics, des documents officiels.

On peut distribuer les lettres proprement dites de Napoléon en périodes, savoir : de 1781 à 1794, de 1794 au 13 vendémiaire, la campagne d'Italie, la campagne d'Egypte, le Consulat, l'Empire. La *Correspondance* de ces diverses époques est en partie inédite, ou mal éditée. Si l'on rejette les recueils apocryphes, on trouve que l'impression des lettres napoléoniennes se réduit à quatre collections imparfaites et incomplètes, contenant une foule d'écrits, ou plutôt de *dictées*, dont la place était ailleurs. Ce sont :

1° La *Collection générale et complète des lettres, proclamations, discours, messages, etc., de Napoléon le Grand*, rédigée d'après le *Moniteur*, etc., classée suivant l'ordre des temps et accompagnée de notes historiques, publiée par Chr.-Aug. Fischer (2 vol. in-8°, Leipzig, 1808-1813);

2° La *Correspondance inédite, officielle et confidentielle de Napoléon Bonaparte avec les cours étrangères, les princes, les ministres et les généraux français et étrangers en Italie, en Allemagne, en Egypte*, mise en ordre et publiée par le général Ch.-Th. Beauvais (Paris, 1819-1821, 7 vol. in-8°);

3° *Napoléon*, recueil par ordre chronologique de ses lettres, proclamations, bulletins, discours sur les matières civiles et politiques, etc., formant une histoire de son règne écrite par lui-même et accompagnée de notes historiques, par Kermoysan (Paris, 1833-1853, 3 vol. in-12); cette collection est la plus importante et la plus complète de toutes : même avec Napoléon, il convient de faire un choix judicieux; tout ce qui est sorti de sa plume (de sa bouche, il faudrait dire) n'intéresse pas à un égal degré;

4° *Correspondance de Napoléon Ier*, publiée par ordre de l'empereur Napoléon III, depuis l'année 1858 (Impr. impér., plus. vol. in-4°, et impr. Plon, in-8°). Cette publication, que les journaux officieux ont signalée comme une sorte de miracle, réclame un examen particulier qu'on lira plus loin.

On peut enfin rattacher à la *Correspondance* de Napoléon, et de plein droit, les lettres insérées par M. Du Casse dans la *Correspondance* du prince Eugène, dans celle du roi Joseph, et dans celle du roi Jérôme. On a lieu de supposer que les archives privées des divers membres de la famille Bonaparte n'ont pas encore livré tous leurs secrets.

Outre ces compilations et quelques autres, il est certains recueils ou documents apocryphes qui furent dans le temps attribués à Napoléon, tels que les *Lettres du Cap* (ou plutôt de Longwood), le *Manuscrit de Sainte-Hélène*, etc. Ce *Manuscrit de Sainte-Hélène* reproduisait les idées et le style de Napoléon; bien plus, il expliquait ses actes et analysait ses projets, ses pensées. L'ouvrage eut un succès immense. Napoléon en eut connaissance à Sainte-Hélène (1817); cet écrit l'intrigua beaucoup, et il se crut obligé de le démentir par quarante notes qu'il dicta à ses compagnons de captivité. M. Achille de Vaulabelle assure que le *Manuscrit de Sainte-Hélène* était l'œuvre d'un Suisse.

La *Correspondance générale* de Napoléon n'existant pas encore à l'état de recueil complet et définitif, nous l'étudierons par séries chronologiques dans ses principales sources inédites et dans les fragments déjà imprimés.

1re période, *depuis l'année* 1781 *jusqu'à l'année* 1794 (inédite ou mal éditée). La plus ancienne lettre de Bonaparte porte la date du 5 avril 1781; elle est adressée à son père. Les lettres de cette époque accusent des souffrances d'amour-propre. Elles ne sortent pas des affaires de famille. Il y en a toute une série (1787-1789) échangée avec l'intendant de la Corse, au sujet d'un terrain cédé par la famille Bonaparte à la ville d'Ajaccio. Il existe aussi des lettres de Bonaparte au comte de Marbœuf, à l'abbé Fesch, à l'abbé Isoard, à MM. Labitte, Paul Barde, libraire à Genève, Bon, Gautier, Lesanguet, Marchand, Desmazis, Permon, James fils, à son colonel le chevalier de Lance, à Raynal, au médecin Tissot, qui ne répondit pas, à Paoli, au directoire exécutif de la république batave (1790), à M. Pozzo di Borgo, procureur général syndic du département de la Corse (1791), au commissaire des guerres Naudin (1792). De l'année 1781 à l'année 1785, Bonaparte signe ordinairement Buonaparte cadet, puis Buonaparte, officier d'artillerie, et quelquefois Bonaparte. Il emploie déjà des expressions qui lui sont demeurées habituelles : « C'est très-bien, mais... Ça fait très-bien à... » Il se sert d'un cachet ovale, avec écusson surmonté d'une couronne de comte.

2e période, *depuis le mois de janvier* 1794 *jusqu'au* 13 *vendémiaire* (peu connue et presque entièrement inédite). Il existe plus de deux cents lettres de Bonaparte datant de cette période. La plupart sont intimes, et adressées à Joséphine, à Joseph, à l'archidiacre Fesch, à Mme Letizia. Viennent ensuite les lettres de réclamations et de récriminations; elles s'adressent à Letourneur et à Barras, membres du Directoire; aux représentants du peuple Arrighi, Berlier, Casabianca, Fréron, Multedo, Ricord; aux adjoints du ministre de la guerre Dupin, Meignet et Mazurier; à ses amis Chiappe, Junot, Lemarois, Marmont, Naudin, Permon, Talma et Volney; aux commissaires des guerres Boinod et Suey; à l'adjudant général Chénier, qu'il charge de missions; aux généraux Dumerbion, Dutheil, Rossi et Stengel; aux chefs de marine Thévenard, Martin, Dupetit-Thouars, etc. Une lettre à Talma est éminemment curieuse : « Je me suis battu comme un lion pour la République, mon bon Talma, et en récompense elle me laisse mourir de faim. Je suis au bout de mes ressources; ce misérable Aubry me laisse sur le pavé lorsqu'il pourrait faire de moi quelque chose. Je me sens de force à primer les généraux Santerre et Rossignol, et l'on ne trouvera pas un petit coin dans la Vendée, ou ailleurs, pour m'employer. Tu es heureux! ta réputation ne dépend de personne. Deux heures passées sur des planches te mettent en présence du public qui dispense la gloire; nous autres militaires, il nous la faut chercher sur une plus vaste scène, et on ne nous permet pas toujours d'y monter. Ne regrette donc pas ta position; reste ton maître; qui sait si je reparaîtrai jamais sur la mienne? J'ai vu hier Monvel; c'est un parfait ami. Barras me fait de belles promesses; les tiendra-t-il? J'en doute. En attendant, je suis à mon dernier sou. Aurais-tu quelques écus à mon service? Je ne les refuserais pas, et je t'en assure le remboursement sur le premier royaume que je conquerrai avec mon épée. Mon ami, que les héros de l'Arioste étaient heureux! Ils ne dépendaient pas d'un ministre de la guerre. Adieu, tout à toi. »

3e période, *Campagne du général Bonaparte en Italie* (recueil manuscrit, collection dite les *Livres rouges*). Ce recueil (en 23 vol. in-4°) fut commencé en 1800 sous la surveillance de Bourrienne, et continué pendant l'Empire sous la direction de Méneval; la plus ancienne pièce est datée du 8 germinal an IV (28 mars 1796). C'est absolument l'idée et le plan de la *Correspondance de Napoléon Ier* publiée par la commission de 1854. Napoléon lui-même avait imaginé cette entreprise, que Louis-Philippe fit reprendre par des secrétaires de son cabinet.

4e période, *Campagne du général Bonaparte en Egypte* (collection dite les *Livres rouges*). C'est un manuscrit in-folio de 47 volumes, exécuté dans les mêmes conditions que le précédent. Outre les lettres de Bonaparte, ce recueil renferme des lettres fort intéressantes des généraux de l'armée d'Egypte.

5e période, *Correspondance pendant le Consulat*. Cette série porte un caractère de grandeur et d'universalité. Ces lettres, même les plus insignifiantes en apparence, sont extrêmement remarquables. Il y en a d'affectueuses, de familières, de charmantes. Bonaparte domine déjà son siècle par l'étendue de l'intelligence et par l'ascendant du génie.

6e période, *Correspondance du temps de l'empire*. On évalue à 40,000 le nombre des lettres que dicta Napoléon depuis son avénement au trône jusqu'à sa seconde abdication. On voit que son esprit surveille tout, et qu'il ne néglige pas les devoirs des relations épistolaires de la vie privée, au milieu des graves préoccupations politiques. Nommer les divers correspondants de Napoléon, ce serait dresser un catalogue aussi aride qu'inutile.

Napoléon aurait laissé, comme César, des *Commentaires*, si l'immense collection de ses lettres, ordres, instructions, proclamations, discours, rapports et bulletins était publiée dans un monument définitif. Sa *Correspondance* serait alors l'histoire de la plus mémorable époque des temps modernes, écrite au jour le jour, heure par heure, par celui qui en fut le principal acteur. Ces divers fragments montrent Bonaparte s'immortalisant sur les champs de bataille, reconstituant par la diplomatie et par les armes la carte des Etats européens, réformant l'administration, organisant l'enseignement public, rétablissant les finances, le commerce et le crédit, créant des industries nouvelles, manifestant son aptitude universelle dans les petits détails comme dans les grandes conceptions, écrivant comme « un grand écrivain. »

Par un décret du 7 septembre 1854, rendu sur le rapport de M. Achille Fould, l'empereur Napoléon III institua une commission chargée de recueillir, de coordonner et de publier la *Correspondance* du chef de sa race, Napoléon Ier, relative *aux différentes branches d'intérêt public*. La teneur de ce décret excluait donc la *Correspondance* intime, particulière, domestique, dont la confrontation eût été pourtant chose intéressante. Est-ce que la commission était bien venue à dire dans son rapport (1858) qu'elle avait réuni et mis en lumière les traces dispersées de la pensée de Napoléon? Si « l'histoire n'a pas toujours connu ses desseins, si elle n'a pas eu le secret de tant de combinaisons admirables que la fortune a déjouées (quoi d'admirable en ce cas?), de tant de grands projets à l'exécution desquels le temps seul a manqué, » pourquoi lui dérober les particularités de la vie intime, les relations de famille, les traits de caractère, les ressorts dissimulés, les affaires domestiques? Pourtant la commission dit avoir rassemblé ces lettres, dont elle pouvait demander l'impression. La commission déclare aussi qu'elle s'est scrupuleusement interdit toute altération, tout retranchement, toute modification des textes. Mais quels textes? Ainsi que nous l'avons fait observer plus haut, il s'agit de s'entendre en fait de minutes et de copies. Elle s'est efforcée de rétablir l'orthographe des noms de lieux et de personnes fréquemment altérée; elle a éclairci des passages obscurs par quelques notes concises. La commission est louable sous ces deux rapports.

Pour réunir les éléments épars de la *Correspondance*, elle s'est adressée aux archives et aux bibliothèques, aux anciennes familles de l'Empire, aux gouvernements étrangers, etc.; de plus, elle a fait cataloguer et dépouiller plus de 10,000 ouvrages publiés sur Napoléon ou sur les faits de son règne. L'appel de la commission a été entendu, et de nombreux documents lui ont été transmis de tous les points du monde. Fallait-il préférer l'ordre des dates à l'ordre des matières, c'est-à-dire au classement des pièces en autant de séries qu'il y a de grandes branches dans l'administration publique? La commission s'est déterminée en faveur de l'ordre chronologique; c'est en effet le seul qui puisse reproduire fidèlement la succession des pensées de l'empereur, c'est aussi le plus propre à mettre en relief sa merveilleuse fécondité. Elle fait commencer la *Correspondance* au siége de Toulon.

Napoléon écrivait peu de sa main, dit la commission; presque toutes les pièces de sa *Correspondance* ont été dictées à ses secrétaires, à ses aides de camp, à son chef d'état-major ou à ses ministres. De là, assez souvent, trois lettres pour une : lettre dictée, lettre minutée, lettre expédiée et quelquefois modifiée. La commission oublie de nous dire sur quelle nature de lettres son choix s'est arrêté. La commission remercie l'empereur de lui avoir confié l'exécution de cette œuvre nationale... Ce n'est pas même une œuvre littéraire. La *Correspondance* de Napoléon Ier ne peut être mutilée; il faut à l'histoire toute sa *Correspondance* et rien que sa *Correspondance*. Nous connaissons le capitaine, le conquérant, l'administrateur : nous voulons connaître l'homme par lui-même, dans son for intérieur, dépouillé de ce manteau de parade qui

recouvre encore le prisonnier de Sainte-Hélène.

Correspondance et mémoires de Paul-Louis Courier, recueil posthume en 2 volumes, publié en 1829. Sous ce titre parurent les lettres écrites de 1787 à 1824, réunissant tous les détails relatifs à la jeunesse de Courier, à sa vie de bivouac, à sa famille, l'indication de toutes ses relations d'amitié, d'inimitié, d'érudition, le récit rapide, amusant, naïf de ses campagnes d'Italie, d'Allemagne et de Sainte-Pélagie, le tableau du gaspillage des armées consulaires et impériales, mille anecdotes piquantes sur ses camarades, Brutus de comédie, qui passaient journellement chevaliers, chambellans, ducs ou rois; enfin une foule de joyeux sarcasmes sur les antichambres de l'illégitimité, sans préjudice des antichambres légitimes.

Au milieu du feu roulant d'épigrammes sur la dynastie napoléonienne et sur les valets de l'ancien et du nouveau régime, il se trouve des morceaux d'un tout autre style, des parties tout à fait neuves et imprévues, au moins pour beaucoup de lecteurs.

Le Paul-Louis Courier de 1820, le vigneron pétitionnaire de Véretz, est suffisamment connu; son portrait, quoique un peu de fantaisie, est désormais consacré, et ce serait du temps perdu que de vouloir y ajouter quelque trait; au contraire, le Courier de 1806, de 1811, de 1817 est en quelque sorte oublié. Il revit tout entier dans sa *Correspondance*, véritable pamphlet perpétuel, sous un jour nouveau. Son caractère, ses opinions, ses goûts, ses études seront connus et s'expliqueront mutuellement. On le savait helléniste, mais on ignorait combien ses études influèrent sur son caractère et sur son génie, quel singulier mélange il résulta de son goût formé dans la lecture de l'antiquité et de ses habitudes prises à la caserne.

Dans les lettres de Courier, à chaque ligne éclate son insurmontable instinct d'indépendance, qui explique ses échappées militaires, auxquelles il trouve le ministre fort impoli d'appliquer le mot désertion. Le seul côté passable de son *vil métier* est, à ses yeux, l'incertitude du lendemain, et son esprit d'aventure lui fait oublier tous les ennuis de sa profession. Franc jusqu'à l'impolitesse, il était mal avec tous ses chefs, nommant un chat un chat, et Dedon un peureux, criblant de ses épigrammes les grands maréchaux et les mamamouchis.

Et cependant rarement il perdait ce parfum d'atticisme dont il s'était imprégné dans son commerce avec l'antiquité grecque, et ce goût exquis formé aux chefs-d'œuvre de l'Italie. Il y a de l'Alcibiade dans cet artilleur. Avec quelle grâce de pinceau, quelle suavité de touche, quelle chasteté, dans sa lettre à M. Thomassin, il rapporte son idylle de Lucerne! Le mot propre ne l'effraye jamais d'autre part, et ce n'est pas le scrupule moral qui l'arrête; sa philosophie est tout épicurienne. Ce qui épure sa langue, sa pensée et jusqu'à ses actions, c'est son goût d'artiste. Il ressemble, dans ses descriptions, à Bernardin de Saint-Pierre, mais quelle différence! Le but que l'un atteint par pureté d'âme, l'autre y parvient par pureté de goût.

Parfois ses pensées sont empreintes d'une grâce poétique et mélancolique; ainsi il peint à M. Thomassin le regret de l'avoir quitté :

« Sur les bords du lac je pensais à mes amis des bords du Rhin, vous compris et en tête, si vous le trouvez bon, et voici comment j'y pensais tout naturellement. Je regardais les eaux de ce lac; celles de la Limate en sortent et vont se jeter dans le Rhin. Vous voyez comme mes pensées, en suivant l'onde fugitive, arrivaient doucement à vous. Les vôtres n'auraient-elles pu remonter quelquefois le cours de l'eau? Cela n'est pas si naturel, aussi n'osai-je m'en flatter. »

On retrouve dans sa *Correspondance* de nombreuses traces de cette mélancolie douce et profonde. Elle n'est ni anglaise ni allemande; rien de cela : elle semble tout à fait antique. Voici un fragment qui en donnera une idée : « En me promenant, j'aperçus, parmi les touffes de plantes fort hautes, une tombe antique de marbre, avec une inscription. Je m'approchai pour la lire, écartant les plantes, cherchant à poser le pied sans rien fouler, quand M. d'Agincourt, que je n'avais pas vu : « C'est ici, dit-il, l'Arcadie du Pous- » sin, hors qu'il n'y a ni danses ni bergers. » Lisez, lisez l'inscription. » Je lus. Elle était en latin, et il y avait dans la première ligne : « Aux Dieux Mânes. » Un peu au-dessous : « Fauna vécut quatorze ans trois mois et six » jours. » Et plus bas, en petites lettres : « Que » la terre te soit légère, fille pieuse et bien- » aimée. » Cela ne ressemble guère à la mélancolie colérique et vengeresse de Paul-Louis, canonnier à cheval et vigneron.

La flexibilité de sa diction était extrême, et sa *Correspondance* en fait foi. Là se trouvent des lettres adressées à des supérieurs, à des camarades, à sa mère, à des savants, à des artistes, à des grandes dames et à des femmes d'esprit; sa manière d'écrire change avec ses correspondants, dont le caractère même influe sur sa diction et se réfléchit dans son style. Il ouvre son âme à Clavier, est plein d'expansion avec Sainte-Croix, un peu sec avec M. de Sacy, affectueux avec d'Agincourt, fin et circonspect avec Boissonade. Il déteste tant le style néologique, bigarré d'anglais et d'allemand, qu'il préfère se jeter dans l'archaïsme. Ses simples billets même sont soignés comme s'il les conservait et les destinait à la publicité.

En fait d'art, il était aussi puriste qu'en fait de style, témoin deux lettres qui prouvent son antipathie pour la familiarité introduite par Talma au théâtre. La misanthropie ne le prenait que par accès; il était gai de nature, lui qui signait ses lettres à Mme Pigalle : « Le cousin qui rit toujours. » Dans les commencements de son mariage, il affectait la brusquerie avec sa femme, mais les vingt-six lettres qu'il lui adressa de Sainte-Pélagie dénotent un grand fonds de tendresse. La fin de sa *Correspondance* ouvre une perspective mélancolique et sombre, comme s'il eût pressenti la catastrophe qui devait terminer sa vie.

Sa *Correspondance* est un vaste et intéressant tableau, où, en ne s'occupant que de lui en apparence, Courier s'est constamment occupé des autres; où, depuis 1793 jusqu'à sa mort, il a passé en revue tous les hommes, grands et petits, exaltant le vrai mérite, flétrissant les sots et la sottise; où il juge avec sa sagesse habituelle les événements, les révolutions; tour à tour militaire, cultivateur, publiciste, et toujours et avant tout, artiste et grand écrivain; fidèle à sa devise : « Peu de matière et beaucoup d'art. »

Il a rangé par ordre chronologique cent lettres, de 1804 à 1812, soit qu'il les ait redemandées, soit qu'il les ait refaites. Ces retouches sont un cachet de plus et un signe de son caractère. « J'ai, dit-il, en un endroit, donné quelques retouches imperceptibles à ma lettre à Renouart, qui, sans y rien changer, raniment quelques passages, mettent des liaisons qui manquaient : je suis assez content de cela. » Ce ciseleur en style est très-difficile pour sa partie. « Gardez-vous bien de croire, écrit-il à Boissonade, que quelqu'un ait écrit en français depuis le règne de Louis XIV; la moindre femmelette de ce temps-là valait mieux, pour le langage, que les Rousseau, les Diderot, les d'Alembert et les écrivains contemporains et postérieurs; ce sont tous ânes bâtés sous le rapport de la langue. Les gens qui savent le grec en Europe sont cinq ou six : ceux qui savent le français sont en bien plus petit nombre. Courier oublie à dessein Voltaire, qui dérangeait sa théorie assez juste, mais excessive. On comprend qu'avec de tels principes il prisait peu Chateaubriand et Lamartine.

La plus spirituelle parodie, la plus méprisante et la plus frondeuse, est sa lettre au sujet de la proclamation de l'empire, écrite admirablement. Même dans cette lettre, toute politique, on sent qu'il imite les anciens sans fatigue et avec un art adorable; il est dans son élément; il traite un sujet moderne dans le goût antique. On prévoit son rôle à la fin de l'empire : il s'y montre misanthrope studieux, délicat, mécontent plein de grâce, et parfois de bonne humeur, et, quand vient la Restauration, nul ne s'étonne de lui voir écrire : « Il y a chez nous une classe moins élevée que les courtisans, quoique mieux élevée, qui ne meurt pour personne, et qui, sans dévouement, fait tout ce qui se fait, bâtit, cultive, fabrique autant qu'il est permis, lit, médite, calcule, invente, perfectionne les arts, sait tout ce qu'on sait à présent, et sait aussi se battre, si se battre est une science. » Le seul personnage à qui il daigne faire grâce est le duc d'Orléans, depuis Lous-Philippe. « Je voudrais, dit-il, qu'il fût maire de la commune; j'entends s'il le pouvait (hypothèse toute pure), sans déplacer personne : je hais les destitutions. » On voit l'homme qui vise à la coquetterie du mot, en ayant l'air de rechercher le ton familier de la conversation.

« Les lettres de Courier, dit Armand Carrel, tiendront une place toute première parmi les mémoires du temps; elles font l'histoire malheureusement assez triste du moral de nos armées, depuis le moment où Bonaparte eut ouvert à toutes les ambitions la perspective d'arriver à tout par du dévouement à sa personne autant que par des services réels, et feront vivre nos révolutionnaires scapins comme Molière a éternisé les précieuses, les marquis et les faux dévots. »

A la *Correspondance* se rattachent les deux *Réponses aux anonymes*. L'une des deux est admirable par le récit du forfait de Maingrat et cette poétique et vivante peinture des combats du jeune prêtre confessant la jeune fille qu'il aime. Tout le XVIIIe siècle avait écrit contre les couvents d'hommes et de femmes, contre les vœux de religion, contre la confession des jeunes filles par les jeunes prêtres. Si l'on excepte la *Profession de foi du vicaire savoyard*, qu'a-t-on produit dans ce siècle de guerre emportée qui fasse descendre dans les âmes la conviction de l'abus, aussi bien que cette éloquente lettre où le prêtre excusé, plaint comme homme, intéresse presque dans son irrésistible passion comme victime de cette robe qui n'empêche point le cœur de battre, mais qui lui prescrit le mensonge, s'il est faible, le meurtre, si la preuve vient qu'il a succombé?

Les *Lettres au censeur* constituent une des parties les plus intéressantes de la *Correspondance* de Courier comme début dans la polémique politique.

Par une singulière bonne fortune littéraire, nous possédons leur appréciation par Courier lui-même. « La petite collection des *Lettres au censeur*, dit-il, commença à populariser le nom de l'auteur. Elles révélèrent au public ce talent et ce courage nouveau d'un ami sincère du pays, dont l'esprit élevé au-dessus de tous les préjugés voit partout la vérité, la dit sans aucune crainte, et la dit de manière à la rendre accessible à tous, vulgaire, et, si l'on veut même, triviale et villageoise. Ajoutez à cela que, par un prodige tout à fait inconnu, cet écrivain, qui semble ne chercher que le bon sens, s'exprime avec une pureté et une élégance de langue entièrement perdue de nos jours, et qui empreint ses écrits d'un caractère inimitable. » Ce n'est pas la fatuité qui parle ici, c'est l'homme de talent qui a conscience de sa valeur.

Nous sommes heureux de posséder cette *Correspondance* de Courier, qui a gravé sur l'airain tous les sentiments qui lui furent communs avec nous, et qui absoudrait sa génération, si jamais elle était accusée d'avoir été muette spectatrice de toutes les hontes de la France pendant la Restauration.

Voici de quelle manière M. Sainte-Beuve apprécie la *Correspondance* de Courier : « En supposant que toutes ses lettres aient été réellement écrites telles que nous les avons, il imitait les anciens sans fatigue et avec un art adorable dans de petits sujets, soit qu'il adressât du pied du Vésuve, à sa cousine, Mme Pigale, des contes dignes de Lucius et d'Apulée; soit qu'au bord du lac de Lucerne il envoyât à M. et à Mme Thomassin des idylles malicieuses et fraîches, où il aime à montrer, toujours à côté des jeunes filles joueuses ou effrayées, le rire du satyre. Ce sont de petites scènes parlantes, achevées, faites pour être ciselées sur une coupe antique, sur une de ces coupes que Théocrite proposait en prix à ses bergers. Et là surtout se vérifie la maxime favorite de Courier : « Peu de matière et beaucoup d'art. »

Correspondance de Victor Jacquemont avec sa famille et ses amis. Voici un exemple frappant de ce que peut faire, pour la gloire d'un homme, un talent simple et sincère, joint à un fonds de solide instruction. Cette *Correspondance*, qui commence en 1824 et se termine en 1832, peu de temps avant la mort de son auteur, est, comme l'a remarqué si justement M. Mérimée, la meilleure étude biographique sur le jeune et savant voyageur, si prématurément enlevé à ses études et à d'illustres amitiés. Jacquemont ne s'est jamais douté que ses lettres seraient lues par d'autres que par ceux à qui elles étaient adressées. Devant une feuille de papier, il n'avait pas l'inquiétude de surprendre un sourire ironique répondant à un mouvement de sensibilité. Seul, il n'avait plus de mauvaise honte. Probablement encore, éloigné de ses amis, il était plus accessible à toutes les inquiétudes qui accompagnent une affection vraie, et il exprimait avec plus de force ses sentiments naturels.

Jacquemont ne s'était jamais occupé sérieusement de littérature. Il avait beaucoup lu, mais jamais en vue de se former le style. Jamais l'idée d'offrir au public ses pensées et ses impressions ne lui était venue à l'esprit; il y répugnait même complétement. De sa part, il n'y avait ni orgueil ni modestie; mais s'adresser au public lui eût paru aussi étrange que de parler de ses affaires à un inconnu.

Ses premières lettres, adressées à Mme Victor de Tracy, à laquelle le liait une ancienne amitié de famille, parlent presque exclusivement de musique, dont il était affolé, et de quelques œuvres littéraires, sur lesquelles il porte un jugement déjà très-exercé pour un homme de vingt-trois ans. Les suivantes ont été écrites à bord du *Cadmus*, qui le transportait aux Etats-Unis. Elles sont adressées à son frère, auquel il vouait l'amitié la plus tendre.

Arrivé aux Etats-Unis, il écrit encore à son père et à son frère des lettres datées de New-York et de Port-au-Prince, où habitait son frère, dans lesquelles il donne d'intéressants détails sur les hommes et les choses. La politique, la religion, les mœurs sont appréciées avec une justesse de vues qui en rend encore aujourd'hui la lecture fort instructive. L'extérieur seul des peuples change, non pas leur caractère. De retour à Paris, Jacquemont s'occupe des préparatifs de ce grand voyage dans l'Inde qui devait assurer sa réputation, et dont il ne devait point revenir.

Les éditeurs de la *Correspondance* y ont fait avec raison figurer son *Aperçu de l'état social et politique de la république d'Haïti*, un fragment sur Saint-Domingue, et son plan de voyage dans l'Inde, présenté aux professeurs du Muséum.

Les lettres suivantes sont adressées de Londres, où Jacquemont s'était rendu pour obtenir les recommandations qui lui semblaient nécessaires pour entreprendre un voyage d'exploration dans un pays si vaste, et soumis presque partout à la domination des Anglais.

Jacquemont écrit ensuite à ses amis Victor de Tracy et Jules Cloquet, à bord de la *Zélée*, qui l'emmenait dans l'Inde, et les entretient de ses projets de voyage.

Arrivé à Bourbon, il écrit au baron Alexandre de Humboldt. Sa première lettre écrite de l'Inde est datée du 24 avril 1829, et adressée au gouverneur des établissements français dans l'Inde. A partir de ce moment, la *Correspondance* de Jacquemont devient du plus haut intérêt, et elle est le complément indispensable de son volumineux et intéressant *Journal de voyage*.

La plupart de ces lettres sont naturellement adressées aux professeurs administrateurs du Muséum, dont il avait reçu sa mission, à M. de Meslay et à M. de Humboldt.

Les lecteurs de la *Correspondance* peuvent l'y suivre au milieu de cette société anglaise, dont la glace venait se fondre à son affectueuse sensibilité, et qui, à l'exemple de lord et de lady Bentinck, des Fraser, des Fagan, lui offrit partout l'hospitalité la plus cordiale et la plus délicate. Il appartenait au *Grand Dictionnaire* de ne pas laisser passer, sans la signaler, une œuvre aussi importante, et qui doit trouver sa place dans la bibliothèque de tous les hommes de goût.

Correspondance de Lamennais, publiée en 1866. En 1858, M. E.-D. Forgues, légataire des œuvres posthumes de Lamennais, fit paraître deux volumes de lettres destinées à cette publicité par l'auteur lui-même. Un procès intenté par la famille interrompit cette publication, que vient de reprendre M. A. Blaize, neveu de l'illustre abbé, désireux de mettre sous les yeux du public tout ce qui peut servir à une juste appréciation de la personne et des écrits de son oncle, « car, dit-il, il était de ceux que l'on est fier de montrer à ses amis et à ses ennemis. » Pourquoi alors avoir supprimé un certain nombre de lettres, sous prétexte que la crédulité de Lamennais l'exposait à se voir souvent abusé, et l'amenait par suite à des revirements soudains et complets d'opinion? Cette suppression est d'autant plus regrettable qu'elle porte principalement sur les lettres politiques, et que Lamennais, mort en 1854, avait, pour ainsi dire, excusé d'avance en les expliquant ses brusques changements : « Nous n'avons à désavouer, a-t-il écrit, aucune de nos paroles en tant que sincères. Toutes ont été dictées par une persuasion non moins désintéressée que profonde, notre conscience nous en assure. Mais nous nous sommes souvent trompé, et quelquefois gravement. » Un aveu aussi franc équivalait, d'après nous, à un ordre de présenter le tableau complet de ces opinions et de ces sentiments, dont la sincérité ne fait de doute pour personne, et dont le spectacle fidèle aurait pu être une précieuse leçon pour bien des gens.

Ainsi mutilée, la *Correspondance* de Lamennais ne nous en offre pas moins un grand enseignement, comme la personnification des douloureuses inquiétudes de notre époque de crise et de transition. Aussi nous étonnons-nous qu'un critique de la valeur de M. Scherer ne l'ait pas compris, et ait terminé ainsi une étude, d'ailleurs sérieuse, sur cette *Correspondance :* « Que reste-t-il aujourd'hui de Lamennais? Avant tout un souvenir, et ce souvenir est une énigme. Inhabile à comprendre tant de mobilité ou de sincérité, le public ne sait trop que penser de ce prêtre, qui a voulu mourir loin des secours de l'Eglise, de ce fougueux défenseur de l'absolutisme papal, devenu l'avocat non moins fougueux du radicalisme démocratique. Lamennais est là, dans l'histoire de la première moitié du siècle, comme le héros équivoque d'une éloquente et éclatante apostasie. » Comme le fait observer avec raison M. Vapereau : « Entre le catholique ultramontain et le philosophe démagogue la contradiction est flagrante, mais elle n'a rien de suspect ou d'équivoque, et, si éloquente et si éclatante qu'on la fasse, c'est un tort d'appeler apostasie la transformation d'un homme sincère. » Nous remarquerons, en passant, qu'il est singulier qu'on réserve toujours ce mot d'apostat pour le jeter à la face des gens qui, comme Lamennais et Victor Hugo, sont devenus démocrates, tandis qu'on trouve toute naturelle, et surtout très-raisonnable la conduite de prétendus démocrates qui se sont métamorphosés en partisans du pouvoir absolu.

Loin de trouver, comme M. Scherer, dans la *Correspondance de Lamennais* un motif de blâme, cette peinture si complète qu'il fait de lui-même jour par jour et lettre par lettre nous semble la meilleure explication de sa vie, et nous conduit plutôt à en excuser qu'à en condamner les vicissitudes. Ce qui nous paraît en ressortir, c'est la sincérité constante des sentiments et la dignité de la conduite. En effet, cette *Correspondance* ne nous donne pas du penseur et de l'écrivain une idée différente de celle que nous avait fait concevoir la lecture de ses ouvrages; au contraire, elle la complète, en expliquant les opinions par la vie ou la vie par les opinions. Elle nous montre, dans ce philosophe qui a tant changé, un homme entier et tout d'une pièce, mettant sans cesse sa conduit en harmonie avec ses sentiments, s'avouant à lui-même et avouant aux autres les révoltes de sa pensée et les troubles de sa conscience. Il est impossible de se révéler plus complétement. L'ardent misanthrope s'échappe; il éclate à propos des moindres choses en traits amers contre la perversité ou la sottise, mêlant à des discussions d'intérêt des phrases dignes des *Provinciales*. Mais ce que nous préférons, ce ne sont pas les pages éloquentes, c'est l'histoire des pensées et des sentiments de l'auteur. A cet égard, la partie peut-être la plus intéressante